

JACQUES BERGIER
JE NE SUIS PAS
UNE
LÉGENDE



RETZ

el

92
36

JE NE SUIS PAS UNE LÉGENDE

par
Jacques Bergier

10

*Qui n'a plus qu'un moment à vivre
n'a plus rien à dissimuler.*

80 Ln. 27
92204

JE
NE SUIS PAS
UNE LÉGENDE



Quel est votre prénom & votre
nom de famille ?

SOMMAIRE

1 Le jour de nuage, la nuit de flamme	7
2 Sacco et Vanzetti ne doivent pas mourir (1928)	21
3 C'est la deuxième découverte du feu (1931)	37
4 L'énergie atomique naît rue Saint-Georges (1937)	51
5 Opération « Signe de la Croix » (1935)	65
6 A la recherche de la vengeance (1940)	81
7 Vengeance (1943)	97
8 Le nième cercle	115
9 Guerrier parmi les guerriers	131
10 La guerre continue (1945)	145
11 Aventure indienne aux États-Unis (1947)	155
12 La très sainte alchimie (1948)	167
13 La lèpre, c'est très public (1959)	181
14 Rencontre avec Louis Pauwels (1959)	193
15 « Le matin des magiciens » (1961)	203
16 Mai 1968	213
17 Par-delà l'invisible frontière (1977)	221
18 Le plus tard possible	233



SOMMAIRE

1 La loi de 1958, la loi de 1960
2 L'acte de 1960 et l'acte de 1961
3 C'est la loi de 1961 qui a été appliquée
4 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
5 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
6 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
7 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
8 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
9 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
10 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
11 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
12 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
13 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
14 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
15 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
16 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
17 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)
18 L'acte de 1961 a été appliqué dans le département de la Seine (1961)

CHAPITRE 1

le jour de nuage, la nuit de flamme

« Maman, j'ai rencontré un général dans le square. Je lui ai expliqué toutes nos erreurs militaires en Prusse orientale, notamment celles des généraux Samsonov et Rennenkampf. Il a été très impressionné. — Mon Dieu, mon Dieu! s'écria ma mère en yiddish. Il n'a que quatre ans et il ment déjà, il affabule déjà. Quel malheur, quel malheur! »

Mais le général existait bel et bien, et il est venu à la maison le lendemain pour me parler de nouveau. J'ai eu un certain

Le jour de nuage, la nuit de flamme

nombre de triomphes dans ma vie, mais pas comme celui-là. Ma mère en conclut que j'étais génial. Quant à mon père, il a eu de ces paroles profondes dont il avait le secret : « Ce garçon ne fera jamais un bon épicier. » En cette année 1916, dans la ville d'Odessa, mon père avait une épicerie en gros; Odessa était la grande porte de la Russie et mon père importait des épices.

C'est dans sa boutique que j'ai fait pour la première fois, à cinq ans, l'expérience de l'injustice. Le vieux comptable de mon père avait eu le malheur de se trouver sur le passage d'une charge de Cosaques. Il est arrivé à la boutique dégoulinant de sang, et s'est écrié : « Monsieur Bergier, la force frappe sur la vérité! » Je me suis dit alors qu'un jour viendrait où je frapperais sur la force au nom de la vérité.

Le nom Bergier, qui est le mien, est un accident phonétique qui s'est produit au moment de la transcription du russe en polonais. Le russe est une langue à caractères cyrilliques et le polonais une langue à alphabet latin. La transcription donne des accidents de ce genre. Il existe quelques familles Bergier en France, mais ce sont des protestants dont aucun n'a jamais émigré à Odessa.

La famille Bergier est une noble famille, ne comptant que des juifs parmi ses ancêtres, aussi loin qu'on remonte dans le passé. Parmi les plus illustres, il y a mon grand-père maternel Jacob qui était rabbin miraculeux et mon cousin Anatole qui fut régicide et participa personnellement à l'exécution de l'empereur Nicolas II en 1919 : la vérité commençait à frapper sur la force.

Il y avait beaucoup de personnages pittoresques dans la famille, notamment mon oncle maternel Asraël, surnommé « l'Ange de la mort ». C'est mon oncle Asraël qui eut une discussion en 1920 avec le maréchal Pilsudski qui cherchait à

rassembler des sympathies et des appuis dans la minorité juive.

« Monsieur Krzemieniecki, dit le maréchal Pilsudski à mon oncle, la Pologne n'est pas encore morte.

— Oui, monsieur le Maréchal, mais elle pue déjà. »

Je ne citerai pas tout le monde, simplement encore un cousin de mon oncle Asraël, nommé Joseph Tételbaum. Cet oncle par alliance s'occupait des contrebandes d'hommes entre la Russie et la Pologne. Il prenait trois cents dollars pour faire passer quelqu'un de Russie en Pologne, et cinq cents dollars quand la personne ne voulait pas venir.

Je ne suis jamais allé à l'école en Russie ni en Pologne. J'avais des professeurs particuliers, et à quatre ans, au moment de l'épisode du général, je lisais couramment le russe, le français et l'hébreu. J'ai lu mon premier journal à deux ans, ce qui m'a permis d'avoir des notions sérieuses de stratégie, et mes deux premiers livres en français en 1917, à l'âge de cinq ans. Tous deux se rapportaient à la défaite de 1870 : ma mère avait dû les acheter en même temps. C'étaient *la Débâcle* de Zola et *les Tronçons du glaive* de Paul et Victor Margueritte. Le premier est bien connu, mais je n'ai rencontré qu'une seule personne qui ait lu *les Tronçons du glaive* : le général de Gaulle. Il a utilisé la phrase dans un discours illustre : « Moi j'ai ramassé les tronçons du glaive. »

J'ai eu l'occasion de lui dire en 1945 que je connaissais la source de cette phrase, et il s'étonna :

« Tiens, où avez-vous lu *les Tronçons du glaive*?

— Dans une synagogue à Odessa, mon Général, je le lisais pendant la prière. »

De Gaulle, qui détestait les juifs, renifla avec dédain.

Je lisais voracement, mais surtout je parlais. Circulant dans la rue, j'engageais la conversation aussi bien avec des généraux qu'avec des truands, des putains, des militants politiques,

Le jour de nuage, la nuit de flamme

des commerçants... j'en passe nécessairement. Ce qui fait qu'à huit ans, en 1920, lorsque nous dûmes quitter la Russie, j'étais aussi bien renseigné que n'importe quel adulte et peut-être mieux.

Et il est un témoignage que je tiens à porter. Personne en Russie, en 1920, ne savait qui était Staline. Lénine apparaissait comme une figure mystérieuse et détachée du monde dans son institut à Moscou. Celui dont tout le monde parlait, c'était Léon Trotsky, le prophète armé, l'ange combattant. Il parcourait la Russie dans son train blindé, allant toujours là où était la bataille. Vêtu de son éternel blouson noir, il faisait changer le sort des armes. Cent fois il sauva la Révolution. Je me sentais fier d'être juif lorsqu'on prononçait son nom. Mais à huit ans je savais déjà que la Révolution le dévorerait : je venais de lire *Quatre-vingt-treize* de Hugo.

La Russie de 1920, que j'avais vue se former à partir de l'empire des tsars, était compliquée. Les fronts, dont la belle ordonnance m'avait permis de me livrer à des considérations stratégiques, n'existaient plus. La guerre civile, qui avait remplacé la guerre classique, s'étendait sur deux continents. Les principales puissances en jeu étaient les Rouges, les Blancs et les Verts. Les Verts étaient en partie constitués de paysans et d'anarchistes ayant levé des armées, et parurent à un moment donné l'emporter. En outre, il y avait eu les armées d'invasion alliées : anglaises, françaises et américaines, qui cherchaient à détruire la jeune République; les Tchèques qui ne demandaient qu'à rentrer chez eux; les Allemands qui étaient revenus dans le Nord, dans les États baltes; les Japonais; les cavaliers libres du baron Ungern von Sternberg qui voulait reconstituer en Asie l'empire de Gengis Khan. Il a fini par monter à cheval et dire à ses proches : « Je pars pour l'Alpha du Centaure. » On ne l'a jamais revu.

Tout cela me paraissait passionnant. J'attendais avec impa-

tience d'avoir l'âge de prendre le fusil et de me battre. Tel n'était pas l'avis de mon père, qui voulait absolument quitter le pays. Ce départ avait pour lui un côté messianique. Il se voyait suivre Jéhovah qui marchait devant lui le jour de nuage et la nuit de flamme. Le jour du départ en bateau pour la France était fixé. Malheureusement, Dieu, qui était à l'époque extrêmement occupé, avait négligé de surveiller deux suppôts de Satan appelés Marty et Sadoul qui organisèrent parmi les marins français une révolte, la célèbre révolte de la mer Noire. La mutinerie échoua, mais les navires cessèrent de partir vers la France. La route du paradis était coupée.

Mon père chercha donc d'autres moyens pour emmener hors de Russie ma mère, ma sœur âgée de trois ans, sa tante Mania et le fils de celle-ci, Léon, qui comme moi avait sept ans. J'ai commencé par dire que je ne voulais pas partir et j'ai reçu quelques gifles bien placées. Il y avait diverses routes possibles, toutes incertaines et dangereuses. Mais, pour nous, elles passaient toutes par une première étape : la ville de Krzemieniec, en Pologne, où habitait toute la famille de ma mère — ma grand-mère et un nombre incalculable d'oncles et de cousins.

Pour atteindre Krzemieniec, il fallait traverser du côté de Minsk la frontière entre la Pologne et la Russie, frontière extrêmement mal définie mais pourvue de barbelés et de sentinelles toutes disposées à tirer. Le voyage jusqu'à un village voisin de la frontière pouvait se faire en plusieurs étapes, par le train, non sans risques : la totalité du trajet était en zone rouge, mais des partisans blancs et verts dynamitaient fréquemment la voie. C'est dans un de ces trains que toute la famille s'embarqua un jour d'automne 1920. Le convoi était plein de soldats et l'un d'eux m'a laissé me coucher sur une mitrailleuse. Ce fut pour moi une immense joie. J'avais déjà une grande affection pour les mitrailleuses, que j'ai, par la

Le jour de nuage, la nuit de flamme

suite, complétée par un amour pour les mitraillettes et les pistolets-mitrailleurs. Sauf cependant pour la Stern, mitraillette anglaise en qui on ne peut avoir aucune espèce de confiance. Ce n'est pas étonnant, car elle était fabriquée par la Birmingham Small Arms Co dont le président et l'actionnaire majoritaire était Neville Chamberlain, l'homme de Munich.

Si j'avais trouvé agréable ma nuit sur la mitrailleuse, je devais moins apprécier ma sortie de ce train. Les soldats en effet durent me passer par la fenêtre parce qu'on se battait aux portes. Le voyage s'effectua ainsi par étapes en une dizaine de jours. Ce que j'ai surtout retenu de ce périple, c'est l'arrêt dans une petite ville où j'ai découvert, dans l'appartement que nous avions loué chez l'habitant, le livre de Louis Jacolliot *les Mangeurs de feu* (dans l'édition russe, bien entendu). Il est regrettable que l'on ne trouve ce livre extraordinaire en France que dans une édition reliée et fort chère. Il est difficile de croire que cet ouvrage ait été écrit au XIX^e siècle, tant il est riche en idées modernes. En politique : gouvernement secret et totalitaire en Russie, et archipel du Goulag. En science : utilisation de la conversion directe de la matière en énergie pour la propulsion d'appareils aériens et la fabrication d'armes. Jacolliot a été le premier à découvrir les anciennes civilisations de l'Inde, et la plupart des « mystiques » modernes, de Gurdjieff à Ossendowki, l'ont copié cyniquement.

Nous finîmes par approcher de la frontière. Je n'appréciais pas du tout ce voyage. Dès cette époque je n'aimais pas les aventures, que je considère comme une marque de mauvaise organisation et d'incompétence. De plus, on avait cousu dans mon pantalon une bonne partie des bijoux de la famille et une épingle me piquait horriblement les fesses. La traversée de la frontière, guidée par deux contrebandiers, se fit à peu près sans problèmes. Les enfants se glissèrent facilement sous les barbelés; quant aux adultes, il leur fallut ramper. Il y eut encore la tra-

versée à gué d'une petite rivière, puis un trajet en carriole, avant d'arriver à Krzemieniec et de faire un plongeon dans le passé.

Krzemieniec, qui fut totalement détruite par les nazis et dont toute la population a été exterminée, se trouvait dans une cuvette des monts Tatra. La capitale de province la plus proche était Lwov. Le territoire avait été volé par les Polonais à la Russie, qui l'a récupéré en 1940. Avant l'arrivée des Polonais, c'était une sorte de république indépendante qui émettait une monnaie de papier garantie par la signature de mon oncle Asraël. La population, de l'ordre de cinquante mille habitants, était presque totalement juive. Elle manifestait un racisme notoire et lyncha en 1921 une équipe de football polonaise envoyée par le gouvernement.

La ville vivait comme au xv^e siècle. D'habitude, la maison d'un juif pieux est protégée par un talisman. A Krzemieniec, c'est une véritable ceinture de talismans qui entourait la ville. Le samedi après-midi, on enfermait les jeunes gens nubiles, de peur que Lilith, la première femme d'Adam, ne vienne les enlever, ce qui apparemment s'était déjà produit plus d'une fois. Le jour du repas cérémoniel de la Pâque, on réservait une place pour le « Visage vert » qui pouvait venir incognito : cela aussi s'était produit quelquefois.

Des tentatives avaient été faites par le monde extérieur pour faire pénétrer le xx^e siècle dans la ville. Sans succès. C'est ainsi que le maréchal Pilsudski avait essayé d'y instituer la démocratie à l'occidentale. Il confia ce travail à M. Anatole de Monzie, qui organisa des élections libres. Ces élections se déroulèrent dans un climat parfaitement démocratique, c'est-à-dire que tout membre des minorités russe et ukrainienne qui essayait de se présenter au bureau électoral était aussitôt assommé. Dans ces conditions, il ne resta plus que l'électorat juif, lequel se partagea entre deux partis : le parti

Le jour de nuage, la nuit de flamme

sioniste révisionniste, qui était pour le soulèvement immédiat et la lutte armée en Palestine; le parti sioniste classique, qui voulait attendre et arriver à une solution pacifique. C'est le parti sioniste révisionniste qui eut la majorité. Comme visiblement aucun de ces partis ne se sentait concerné par la Pologne dont théoriquement, pourtant, la ville faisait partie, le gouvernement n'insista pas. Plus jamais il n'y eut d'élections.

Une autre tentative pour faire pénétrer la civilisation consista, en 1924, à présenter dans la ville, lors d'une manifestation payante, un poste récepteur de radio. Malheureusement pour lui, l'organisateur de cette opération n'avait vérifié le poste qu'à l'usine qui le fabriquait, située à Varsovie. Or, dans la vallée où se trouvait la ville, des conditions spéciales de propagation des ondes rendaient impossible la réception par les postes primitifs de l'époque. La séance fut vite houleuse, des chaises volèrent pour aboutir sur le crâne de l'organisateur, et quand je suis parti, en 1925, la plupart des habitants ne croyaient pas la T.S.F. possible.

J'ai vécu à Krzemieniec de 1920 à 1925. Je n'allais pas à l'école mais j'ai beaucoup étudié dans des livres et un rabbin me donnait l'instruction religieuse. De sorte qu'en 1925 j'avais non seulement passé ma bar-mitzwa (première communion juive) mais acquis beaucoup de connaissances que je n'aurais pu avoir en Occident. J'avais perfectionné mon hébreu et appris l'araméen, qui fut la langue du Christ. J'avais appris des éléments de la Kabbale, et bien d'autres choses encore.

Je me sentais déjà juif à huit ans. A treize ans je le suis devenu réellement, dans le sens profond du terme : « Un juif est non seulement celui qui est circoncis, mais sait pourquoi il est circoncis et connaît le Nom sous toutes ses faces » (Gustav Meyrink). En ai-je entendu parler, durant mon instruction

religieuse, de ce Nom ineffable, le Centième Nom du Seigneur! D'après la Tradition, le Seigneur a quatre-vingt-dix-neuf noms que l'on peut recevoir de l'extérieur et comprendre : il est Juste, Tout-Puissant, Miséricordieux, etc. Le Centième Nom, le Nom ineffable, ne peut venir que de l'intérieur. Il peut cependant être écrit, sous forme hexagonale, à l'intérieur de l'étoile juive, la fameuse étoile jaune que l'on a vue pendant l'Occupation et qui s'appelle le « bouclier de David ». Il peut également être écrit sous une forme linéaire, comme les mots ordinaires. C'est ainsi qu'il est inscrit sur une épée qui circule dans le monde. Lorsque le Juif errant la rencontre, il se remet en marche.

Seul celui qui a reçu le Nom ineffable de l'intérieur peut le reconnaître quand il le voit. Celui-là est un Maître du Nom, la seconde marche d'une échelle de la condition surhumaine. On apprend dans l'instruction religieuse juive, telle que je l'ai reçue, la liste des Maîtres du Nom, liste qui comprend en particulier Salomon et Jésus.

Le premier échelon de l'échelle s'appelle « les Quarante ». Ces quarante sont les Justes qui maintiennent le monde en existence. Bien des fois Dieu a voulu détruire le monde, mais il s'est retenu de le faire à cause des Quarante. Le jour où leur nombre tombera à trente-neuf, le monde périra.

Le second échelon est celui des Maîtres du Nom qui ont tout pouvoir sur l'univers matériel. Ils sont naturellement faiseurs de miracles, et ils voient le Visage vert non pas comme un masque humain mais comme une nouvelle constellation dans le ciel.

Le troisième échelon est le Messie, qui viendra un jour sur un pont de papier reliant le ciel et la terre. Il y a diverses interprétations de ce pont de papier; je pense pour ma part qu'il s'agit des mathématiques.

J'absorbais tout cela avec la sensation de « rentrer chez moi ».

Le jour de nuage, la nuit de flamme

Et je me penchais — je me penche encore — sur l'énigme du peuple juif, ce peuple qui était vieux lorsque les pyramides étaient jeunes. Je rejetais à l'époque et je rejette encore l'explication religieuse de cette énigme. Je ne pouvais pas croire que le Créateur d'étoiles, le Maître d'un milliard de milliards de galaxies puisse faire un pacte, traiter d'égal à égal avec une petite tribu de nomades dans le désert du Sinaï. Je pense d'ailleurs maintenant que le massacre de six millions de juifs sans aucune intervention surnaturelle constitue la preuve parfaite de la non-existence de Dieu. L'énigme du peuple juif subsiste. Je n'en accepte pas non plus l'explication par les extra-terrestres, qui est réellement trop facile. Je pense que la culture juive comme la culture celte sont un lien avec les grandes civilisations du passé qui nous étaient supérieures. Je ne me suis pas borné, dans ces années essentielles de ma formation, de 1920 à 1925, à l'instruction religieuse. J'ai également étudié les mathématiques, la physique, l'anglais et l'allemand. Et surtout j'ai lu d'une façon vorace : quelque chose comme quatorze heures par jour. Je lisais tout d'abord la presse quotidienne. A Krzemieniec, nous recevions la presse polonaise, la presse des émigrés russes de Riga (Lettonie) et deux journaux français, *le Journal* et *le Matin*. C'était évidemment, les deux journaux français exceptés, de la presse censurée, mais l'image du monde y apparaissait tout de même.

La nouvelle qui m'a le plus frappé durant ces cinq années fut, en 1923, l'assassinat de deux hommes politiques allemands, Erzberger et Rathenau, par ceux que nous avons appris à connaître plus tard sous le nom de nazis. Rathenau, en mourant, avait dit : « J'en savais trop et ils m'ont tué. » Il avait aussi ajouté quelques mots presque inintelligibles mais les témoins s'accordèrent pour dire qu'il y avait un chiffre dedans.

En lisant les premières pages des journaux, j'ai alors compris que l'idée qui m'était familière, par les romans, de gouvernements invisibles et de forces secrètes conduisant le monde était une idée vraie. J'ai subi un choc dont je porte encore les traces. Il y avait donc bien dans le monde, comme l'avait dit Kipling dans *Kim*, un Grand Jeu. Derrière les fantoches militaires et politiques il y avait réellement des pouvoirs secrets. Je me suis juré de me mêler un jour au Grand Jeu et j'ai réalisé mon ambition : aussi suis-je un homme heureux.

Mes autres lectures de l'époque étaient essentiellement de science-fiction. La science-fiction est née en Russie dès 1912. Elle était représentée surtout par une merveilleuse revue, *le Monde des aventures*. A Krzemieniec, les bibliothèques en possédaient les collections complètes des années 1912 à 1915. Tous les auteurs du monde y avaient leur place. On y trouvait de splendides illustrations reproduites à partir de revues françaises, anglaises et allemandes. J'ai absorbé alors plus d'idées que je n'en ai jamais absorbé depuis. J'ai découvert aussi bien Robida que Wells, aussi bien Paul d'Ivoi que Hans Dominik. Ce fut un enrichissement comme je n'en ai jamais plus connu. En 1924 est parue la première revue de science-fiction polonaise, *Torpeda* (« la Torpille »). Cette revue prenait le mot science-fiction dans un sens très large : c'est ainsi qu'elle m'a fait connaître Gustav Meyrink.

En même temps que les revues, je me suis jeté, dans les bibliothèques, sur les livres. J'ai découvert le grand auteur de science-fiction polonais Zulavsky avec sa trilogie : *Sur le globe d'argent; le Vainqueur; Cette vieille terre*. Les journaux de l'époque publiaient toujours un feuilleton de science-fiction. Ainsi, le journal polonais que nous achetions présentait *les Aventuriers du temps*, d'un écrivain remarquable, Slonimski. Le journal des émigrés russes de Riga, quant à lui, proposait

Le jour de nuage, la nuit de flamme

un feuilleton que j'aurais bien aimé retrouver. Il était traduit du suédois et s'intitulait : *Un radiogramme venu d'un autre monde*. Il était, me semble-t-il, au niveau de la meilleure science-fiction actuelle. Je n'ai pas réussi à le retrouver, mais je ne désespère pas. Je le ferai alors traduire en français dans une des collections que je dirige. J'avais une véritable indigestion d'idées : les extra-terrestres, les robots, l'expérimentation biologique... Mais ce qui m'a surtout frappé, ce qui m'a surtout influencé dans ma vie ultérieure, ce fut la grande idée de l'énergie nucléaire.

Il semble que cette idée soit due à M^{me} Marie Sklodowska Curie, qui, on le sait, était polonaise d'origine. Mais celui qui l'a cristallisée, et qui a enflammé l'imagination de tant de futurs scientifiques, fut Wells. Il a publié, en 1913, son roman *le Monde libéré* (*The World set Free* — pas encore traduit en français en 1977!) qui décrivait le monde de l'énergie atomique, ses dangers et ses ressources nouvelles. Le livre fut aussitôt traduit en russe et j'en ai retrouvé quelques exemplaires dans des bibliothèques. Là aussi, comme pour la guerre secrète, il me sembla que je rentrais chez moi. Je faisais déjà très bien la distinction entre un roman et la réalité scientifique et je me suis précipité pour lire des études sur le sujet. Les bibliothèques en étaient pleines. On y trouvait surtout des biographies de M^{me} Curie, de toutes dimensions, allant de la brochure jusqu'au volume. J'ai su alors que l'énergie nucléaire était bel et bien une réalité, un problème à résoudre techniquement.

Je me suis aussi intéressé à des ouvrages autres que ceux de M^{me} Curie ou sur M^{me} Curie, et notamment, en traduction polonaise, à celui de Frédéric Soddy, *l'Interprétation du radium*. Wells en a dit que c'est un livre « écrit avec des lettres de flammes sur le parchemin noir de l'abîme ». Soddy, qui a découvert et nommé les isotopes, fut un des plus grands

génies nés dans cette Angleterre du début du siècle qui pourtant n'en manquait pas. Ce qui me frappa dans Soddy, c'est l'idée que j'avais déjà trouvée chez Jacolliot que de grandes civilisations avaient précédé la nôtre et que ces civilisations avaient disposé de l'énergie atomique. Je me suis juré que, comme pour le Grand Jeu, je participerais à la conquête de l'énergie atomique. Là aussi j'ai réalisé mon rêve, aussi suis-je un homme heureux.

Pendant ce temps, mon père envisageait de reprendre les migrations de la famille Bergier. Cette fois-ci, il avait raison. Sa profession consistait alors à vendre des machines agricoles. Cela aurait été une bonne idée si les paysans polonais avaient eu de l'argent. Mais, écrasés d'impôts, ils avaient tout juste de quoi manger. Ne pas avoir d'argent semble d'ailleurs être à jamais le sort des malheureux habitants de ce pays. En 1975, un ami polonais m'a raconté qu'on avait installé partout en Pologne, et notamment dans les gares, des machines à rendre la monnaie.

Et mon ami de me dire : « Ces machines sont réglées de telle façon que si on introduit un billet de dix zlotys, la machine ne rend que cinq zlotys de monnaie. Néanmoins, l'opération est déficitaire, car elle est organisée par les " experts " du gouvernement. » Il fallait donc partir pour un autre pays tant qu'il restait à mon père de quoi prendre le train.

Toute sa vie, et jusqu'à sa mort en 1974, mon père a espéré qu'on lui rembourserait une créance qu'il avait sur l'Angleterre. Je n'ai jamais étudié cette affaire de près, mais il me semble qu'il s'agissait d'une cargaison d'épices envoyée en Angleterre vers 1918 et qui fut coulée par un sous-marin allemand. De sorte que je crois que les Anglais n'étaient pas dans leur tort.

Mon père a d'abord conçu le projet délirant d'aller à Cuba. Heureusement, il y a renoncé pour penser à la France. Des

Le jour de nuage, la nuit de flamme

membres de la famille s'y trouvaient déjà et les visas étaient faciles à obtenir. La branche parisienne de la famille, émigrée d'Odessa vers 1919, se composait de nombreuses cousines et de mon oncle Alexandre. L'oncle Alexandre est mort héroïquement pendant la guerre dans les combats de la Résistance.

Sans vouloir blesser sa mémoire, je noterai simplement que ce fut un des « hommes d'affaires » les plus géniaux de l'après-guerre. Il transforma Paris, car, passant un jour place Clichy et y voyant l'hippodrome, il décida brusquement que cet hippodrome ferait un cinéma formidable. Il l'acheta sans avoir un sou et le revendit à la firme Gaumont avant qu'on ne lui réclame l'argent. Il lança ainsi de multiples affaires, certaines farfelues, d'autres sérieuses. C'est lui qui introduisit en France les échangeurs de base, produits utilisés notamment pour purifier l'eau et qui devaient servir plus tard à fabriquer la bombe atomique.

Quand nous sommes arrivés à Paris, l'oncle Alexandre parla longuement avec moi. Sa conclusion fut que j'étais trop bête pour jamais passer le baccalauréat mais qu'il existait un examen plus facile qui s'appelait le bachot et qui serait à ma portée. Vers la même époque, il acheta très bon marché un terrain. On lui avait expliqué que cette bonne affaire était due au fait qu'il s'agissait de mètres ordinaires et pas de mètres carrés, beaucoup plus chers.

Quoi qu'il en soit il est intervenu énergiquement pour obtenir notre visa et, grâce à lui, en 1925 la famille Bergier était installée à Paris.

CHAPITRE 2

Sacco et Vanzetti ne doivent pas mourir (1928)

J'ai tiré violemment sur la botte droite du garde à cheval. En même temps, un camarade tirait sur la botte gauche. Le cheval partit en laissant le garde comme suspendu en l'air. Le camarade et moi lui avons frappé le crâne contre la chaussée du boulevard Saint-Michel. Les autres camarades criaient : « Sacco et Vanzetti ne doivent pas mourir. »

C'était une manifestation organisée pour tenter de sauver les deux anarchistes italiens, Bartolomeo Vanzetti et Nicola

Sacco et Vanzetti ne doivent pas mourir

Sacco, condamnés injustement à mort, en 1921, par la Cour suprême du Massachusetts. En 1925, on avait découvert les vrais coupables. Cela n'empêcha pas les Américains de préparer l'exécution qui, malgré toutes les protestations en Europe et en Amérique, eut lieu en 1927.

J'avais quinze ans à l'époque : l'affaire fut pour ma génération comparable à l'exécution des époux Rosenberg et aux bombardements des populations civiles du Viêt-Nam. J'avais quinze ans et ce fut ma première bataille. Je me rendais compte déjà, bien entendu, que l'Amérique n'était pas le seul pays de l'injustice et qu'en fait l'injustice était partout. Si l'Amérique avait sa terreur, en Russie il y avait l'archipel du Goulag, sur lequel j'étais déjà en 1927 parfaitement renseigné par la presse des émigrés russes et par les récits de ceux qui s'en étaient échappés. Quant à la France, elle venait de donner sa mesure dans la guerre du Maroc, la répression en Algérie et en Indochine, les arrestations de grévistes. Je savais déjà que l'oppression devait être combattue partout, combattue par la violence. Car la violence seule paye. Nous n'avons pas réussi à sauver Sacco et Vanzetti, mais les véritables émeutes que cette affaire provoque dans le monde entier en sauvèrent peut-être d'autres. Ce fut en tout cas le jour de mon réveil politique.

J'avais passé les années 1926 et 1927 à l'école communale de Boulogne-sur-Seine, car nous habitions alors cette banlieue de Paris. J'avais été très déçu par la France à cause du manque de livres et de bibliothèques. Je ne me rendais pas compte alors que, comparée à la moindre ville d'Europe centrale, Paris manquait et manque encore de bibliothèques, de librairies et de vie intellectuelle tout court. Aussi ne trouve-t-on pas en France ce type d'intellectuel universel dont Arthur Koestler est un exemple.

Pendant mes deux années à Boulogne, j'avais passé le certificat

d'études primaires et fait une année de préparation au brevet élémentaire. Les lycées sont alors devenus gratuits et j'ai pu entrer, sans créer de charges trop lourdes pour ma famille, au lycée Saint-Louis, boulevard Saint-Michel.

Le seul épisode mémorable de ces deux années fut le passage du certificat d'études. J'avais des notes très brillantes partout, mais, comme dans la plupart des examens français, un seul zéro était éliminatoire. C'est ce que j'ai obtenu à l'épreuve de chant. Le jury fut indulgent et humain, et autorisa le remplacement de l'épreuve de chant par une épreuve de récitation. Je choisis le magnifique poème de Victor Hugo sur son ancêtre écossais, Hugo Dundas :

*Devant les douze lords de la Chambre Étoilée
Hugo Dundas fut grand.
Du fond de sa tribune une femme voilée
L'admirait en pleurant.*

J'entends encore ma voix trembler quand je suis arrivé au passage sublime où Hugo Dundas est condamné à mort pour avoir refusé de trahir ses complices :

*Le juge aux cheveux blancs debout parlant au comte
Lui dit : Nos jours durent peu
Puisqu'aux hommes Dundas ne veut pas rendre compte
Il rendra compte à Dieu.
Sachez que l'on va construire devant la Tour de Londres
Un grand échafaud noir,
Lord comte Hugo Dundas; qu'avez-vous à répondre?
Vous mourrez demain soir.*

Pendant la Seconde Guerre mondiale, j'ai pu me conduire d'une manière pas tout à fait indigne, je le crois, du comte Hugo Dundas.

En 1928, j'entrais donc au lycée Saint-Louis pour y éprouver

peut-être la plus grave déception de ma vie. Je pensais être doué pour les mathématiques. Mais je ne savais pas ce que sont les mathématiques, leur subtilité et leur rigueur. C'était bien longtemps avant la destruction de l'Université par M. Edgar Faure. L'enseignement mathématique français, à l'École polytechnique, à l'École normale, à la Sorbonne, était le premier du monde. Le lycée Saint-Louis préparait à cet enseignement. On n'y faisait ni grec ni latin, mais des mathématiques, des mathématiques et encore des mathématiques. On citait le cas d'un professeur trouvant qu'un élève était insuffisant en cette matière et s'écriant : « Mais qu'il aille au lycée Henri-IV! Qu'il se fasse poète ou aviateur! Qu'il se laisse pousser les cheveux, mais qu'il n'aille pas étudier les sciences exactes au lycée Saint-Louis! » Le même professeur, lorsqu'on lui a parlé du philosophe Alain, s'est écrié : « Encore un de vos camarades imbéciles! »

Dans ma classe de seconde, en 1928, des garçons de seize et dix-sept ans avaient non seulement la compréhension des mathématiques mais y avaient encore ajouté des théorèmes qui plus tard sont entrés dans l'enseignement de Polytechnique, comme celui sur la sphère des 25 points du tétraèdre orthocentrique. J'avais dans ma classe Albert Mirlesse, qui devint un mathématicien de valeur, mais qui est surtout entré dans l'Histoire pour son rôle dans la fondation de l'escadrille Normandie-Niémen, pendant la Seconde Guerre mondiale. J'avais également dans ma classe Jean Couture, qui devait entrer premier à Polytechnique et qui est maintenant un haut personnage du Commissariat à l'Énergie atomique. J'avais dans ma classe Vladimir Kourganov, le célèbre astronome. Celui-là s'est distingué en allant voir le proviseur pour se plaindre de ce qu'on ne travaillait pas assez. Il a fallu toute mon influence sur mes camarades pour qu'il ne soit pas lynché.

J'avais acquis cette influence en montrant une fois de plus que la violence paye. A l'entrée au lycée, il y avait un rite de passage analogue à celui des tribus primitives : cela s'appelait « cirer les bizuths ». Il s'agissait d'une petite torture pas méchante, mais je m'y suis opposé. Le représentant de mes camarades, un garçon sportif ayant une tête de plus que moi, aidé de quelques autres élèves, m'a coincé dans une classe vide. J'ai alors sorti de mon cartable une bouteille d'un litre d'encre que je lui ai cassée sur la tête. Du coup, tout le monde a compris : la violence paye.

Si j'avais été horriblement déçu de constater que je n'étais pas réellement un génie des mathématiques, j'ai tout de même fourni un travail honnête et obtenu quelques bonnes places dans cette matière. Ce qui m'a enchanté, en revanche, pendant mes trois années du lycée Saint-Louis (1928-1929-1930) c'est l'atmosphère constante d'humour et de canulars. L'un d'eux est devenu célèbre. Nous avons découvert un passage souterrain qui, par les égouts, menait du lycée Saint-Louis à l'École polytechnique. Nous y sommes arrivés un soir, à minuit, et avons jeté les polytechniciens, fort surpris, au bas de leur lit. Après cette victoire, nous sommes repartis en chantant une chanson de guerre sioux :

*Tomahawk, ton nom est guerre,
Ta place au combat!
Malheur lorsqu'on te déterre
Et que tu t'abats*¹.

A Saint-Louis, il y avait des élèves d'âges très divers : seize ans en seconde, et des barbues de vingt-trois ans dans les classes préparatoires aux grandes écoles. C'est ce qui rendait possibles des canulars merveilleux. Ainsi, un barbu préparant

1. Texte anglais du poète Longfellow, traduit en français par J. Bergier.

Jacques Bergier est un personnage de légende. Certains, même, affirment qu'il est un voyageur venu d'ailleurs, en transit sur notre planète avant de regagner sa lointaine galaxie pour y réfléchir sur ces êtres étranges et admirables que sont les hommes. Explorateur des espaces infinis, cosmonaute de l'espace intérieur, il fit avec Louis Pauwels lever *le Matin des magiciens*. Il est illustre, pourtant nous ne le connaissons pas. Il a beaucoup écrit : sur la guerre secrète, la science-fiction, la politique-fiction ; mais il est un sujet qu'il n'a jamais abordé : lui-même, son enfance à Odessa, ses errances à travers l'Europe, son installation à Paris, sa carrière... De la vie, il a connu le meilleur comme le pire : la pauvreté, la lutte quotidienne, les camps de la mort, comme la passion de la science, l'exaltation du combat secret, les expériences alchimiques, le succès... Il ignore la lassitude et promène, infatigable, un regard aigu, ironique certes, mais jamais dépourvu de chaleur, sur les gens et les choses. Deux événements plus marquants que les autres : c'est grâce à lui que, dans la nuit du 17 au 18 juillet 1943, fut bombardée la base de Pennemünde, base de recherche et de fabrication des fusées allemandes. Et, en 1955, il a publié la description de son réacteur nucléaire sous-critique sans modérateur, ce qui facilite l'exploitation de l'énergie nucléaire. Membre de l'Académie mondiale des arts et des sciences, académie dans laquelle il est le seul Français, son action a été évoquée dans un film tourné par les Soviétiques et la R.D.A.

Cette vie est une aventure, un film qui dépasse la plus étonnante fiction. Une aventure dont il ne regrette rien :

« Et, s'il était à refaire,
Je referais ce chemin... »



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

